

Métis restèrent ignorés, et quoique en l'année 1870, la Puissance mit à part, pour les Métis du Manitoba, le septième des terres qui leur avaient été octroyées, les Métis du Nord-Ouest furent ignorés dans cette concession.

En 1877-78, les Métis commencèrent à envoyer des pétitions qui furent méprisées. Pourtant elles étaient appuyées par tout ce qu'il y avait de respectable. Le clergé fit d'inutiles représentations pour que les Métis du Nord-Ouest eussent une juste compensation pour leurs terres.

“ Cependant ces terres, comme le dit Riel, leur appartenaient une fois par le titre indien, deux fois pour les avoir défendues au prix de leur sang ; trois fois pour les avoir bâties, cultivées, clôturées, travaillées et habitées.”

À bout de patience, les Métis s'adressèrent à Gabriel Dumont pour savoir quelle conduite ils devaient tenir vis-à-vis le gouvernement. Il hésita longtemps à leur dire sa manière de penser. Enfin en 1884, lorsque les Métis assemblés chez Charles Nolin, à 6 milles de St-Laurent, lui demandèrent quelle attitude ils allaient prendre, il leur répondit que depuis douze ans il épiait les allures du gouvernement, et qu'en prévision des événements futurs, il avait engagé les tribus à s'unir dans une paix commune.

Il leur dit que son dessein était d'aller voir Louis Riel qui seul pouvait leur faire connaître l'étendue de leurs droits, et les promesses faites aux délégués en 1870.

Il fut convenu que six d'entr'eux décideraient la question, savoir : Charles Nolin, Maxime Lépine, Michel Dumas, William Bremner, Baptiste Boucher et Gabriel Dumont.

Un soir de mars 1884, tous décidèrent d'envoyer des délégués auprès de Riel, mais il fut résolu que préalablement on convoquerait une assemblée des Métis français chez Abraham Montour; ce qui fut fait.

Ne voulant agir qu'après mûre réflexion on convoqua une autre assemblée des Métis anglais en face de chez Maxime Lépine, qui tenait alors une traverse sur la Saskatchewan.

A ces assemblées, plusieurs Métis français et anglais prirent la parole, entr'autres : Andrew Spencer, James Isbister, Charles Nolin et Gabriel Dumont.

On résolut de marcher ensemble pour revendiquer les droits des Métis, compromis même par le retard qu'on avait apporté pour les faire valoir.

Une assemblée générale fut arrêtée, et elle eut lieu chez le père de Gabriel Dumont qui demeurait à un mille de St-Laurent.

L'assemblée, composée des Métis français et anglais, était très nombreuse. Andrew Spencer, Métis anglais, exprima alors l'opinion qu'un seul homme pouvait leur faire connaître la politique des années précédentes, et que celui à qui ils pouvaient le plus sûrement confier leur cause, était Louis Riel.

Tous unanimement désignèrent Louis Riel comme la personne capable de les éclairer en pareille circonstance, et Charles Nolin, entr'autres, proclama que de tous les hommes politiques parmi la nation métisse, Louis Riel était celui qui entre tous, s'était le plus efforcé de protéger leurs droits.

Aussi l'assemblée décida-t-elle de prier Gabriel Dumont et James Isbister, de se rendre auprès de Louis Riel, qui était alors à la mission de St-Pierre, dans le Montana, à 14 milles du Fort Shaw où il enseignait

l'école aux petits enfants, sous la direction des Révérends P.P. Jésuites. La mission de St-Pierre était à près de 700 milles de St-Laurent.

Les deux délégués, accompagnés de Moïse Ouellette, beau-frère de Dumont, et de Michel Dumas, partirent le 18 mai, et se rendirent auprès de Riel, le 4 juin.

Ce voyage n'était pas sans danger. Il fallait traverser monts et ravins, prairies et rivières, et surtout passer à travers les tribus sauvages qui ne sont pas toujours de bonne humeur. Et le gouvernement, avait signifié à Dumont que s'il allait voir Riel, il serait emprisonné. Cette signification ministérielle ne fut peut-être pas étrangère aux difficultés que les ambassadeurs métis rencontrèrent sur leur route.

Les délégués rejoignirent, chemin faisant, Calixte Lafontaine et Philippe Gariépy qui, eux, allaient voir leurs parents à Lewiston, dans le Montana.

Les Assiniboines et les Gros Ventres voulurent exiger des droits de passage des voyageurs ; mais ils durent céder à l'audace de Gabriel Dumont, qui leur fit comprendre l'injustice de leurs prétentions. Il n'y eut que les menaces du gouvernement américain qui purent empêcher La Petite Tête Blanche, leur chef, de leur causer de grands embarras.

La petite troupe traversa cette plaine de 700 milles en passant par le Fort Assiniboine, dans le Montana, le Fort Belton, dans le Missouri, et le Fort Shaw, sur la Rivière au Soleil.

Arrivés chez Riel, un jour de semaine, ils n'y trouvèrent que sa femme et ses enfants, car il était à la messe. Quelqu'un l'ayant averti de l'arrivée des délégués, il sortit de l'église pour leur souhaiter la bienvenue, leur

dire de dételer leurs chevaux, et il rentra de nouveau à l'église.

Lors de cette entrevue, Riel se rappela confusément avoir connu Gabriel Dumont en 1869, à St-Boniface, dans le Manitoba.

“ Ce doit être pour de grandes affaires que vous venez de si loin, leur a-t-il dit, allez dételer vos chevaux, moi je vais continuer d'entendre la messe. J'irai ensuite vous rejoindre.”

Le récit du voyage de cette délégation à travers la prairie, cette entrevue avec Riel, racontée par Dumont, qui n'oublie pas même le nombre de coups de fusil qu'il a tirés en route, ressemblent singulièrement aux récits bibliques où les patriarches envoyaient loin, bien loin, quelques-uns des leurs, négocier des alliances ou des entreprises considérables.

L'importance du personnage que l'on allait consulter, sa vie modeste et ses réponses mystiques, nous rappellent ces hommes des temps antiques qui rendaient de si sages oracles sous leur tente.

Après la messe, Riel reçut des mains des délégués la demande écrite des Métis.

“ Comme vous êtes quatre, il est de bon augure que vous arriviez ici le quatre du mois. Mais comme vous venez en chercher un cinquième, permettez que je ne vous donne ma réponse que le cinq.”

En effet, le lendemain il répondit que depuis quinze ans il avait donné son cœur à son pays, et qu'il n'hésitait pas à acquiescer à la demande de ses compatriotes. Il réclama huit jours cependant pour mettre ordre à ses affaires, au bout desquels il partit en effet, en leur compagnie, avec sa femme, son fils et sa fille.

Comme pour aller, la caravane évita de passer par les postes militaires, et elle traversa l'espace dans la

prairie, à l'insu des agents du gouvernement. Philippe Gariépy, chargé des papiers les plus importants dont Riel était en possession, prit les devants le premier, avec ordre de jeter dans les foins les précieux documents, s'il se voyait poursuivi.

Après maintes fatigues et plus d'un danger encourus, les pèlerins arrivèrent à Batoche, après vingt-deux jours de marche. Ils furent accueillis à dix milles de là par une foule de Métis, avertis par une estafette de leur arrivée. A la tête de cette foule marchait le vieux Dumont, chez qui ils campèrent ainsi que chez ses voisins. Le lendemain Riel parla à cette foule assemblée dans l'église de St-Antoine de Padoue, que leur prêta le Rév. Père Moulin, pour la circonstance.

Son discours fut loin d'être séditionnel : il recommanda à ses amis de patienter, d'être paisibles et d'employer les moyens constitutionnels pour réussir à obtenir pour eux, les mêmes droits qui avaient été accordés aux Métis de Manitoba. Et ces moyens, c'était les pétitions.

Ça été d'ailleurs la conduite constante de Riel, partout où il a adressé la parole. A Prince Albert, où il y avait une assemblée de 600 Métis, français et anglais, il y a parlé dans les deux langues, recommandant la modération, et suggérant comme moyen pratique et efficace le mode des pétitions.

En cette occasion, Jackson et plusieurs autres Anglais prirent la parole pour appuyer ces avis autorisés à revendiquer leurs justes droits.

Aussi les Anglais furent-ils les premiers à proposer une souscription pour soutenir cet apôtre national, qui avait tout abandonné, afin qu'il put exclusivement s'occuper de leurs réclamations. Et les Métis s'inscri-

virent pour lui fournir, les uns des vivres, les autres de l'argent.

L'été se passa ainsi à faire toutes les semaines des assemblées, tantôt chez les Métis anglais, tantôt chez les Métis français.

A l'automne la population assigna comme résidence à Riel, la maison d'école située à Batoche, et Gabriel Dumont fut désigné pour le protéger et pourvoir à ses besoins. Pendant tout l'hiver on fit des assemblées où l'on faisait signer des pétitions. Le Rév. Père André en a signé, et le gouvernement lui a fait dire alors de ne pas tant parler.

Les choses en étaient là, quand, au printemps de 1885, le 18 mars, un nommé Clarke, de la compagnie de la Baie d'Hudson, passa à Batoche, venant du Manitoba. Il demanda aux Métis s'ils faisaient encore des assemblées, et sur leur réponse affirmative, il annonça qu'ils cesseraient bientôt de s'agiter, car il arrivait 500 hommes de la police montée, pour les faire taire, ajoutant qu'ils apportaient pour réponse à leurs requêtes des chaînes pour leur chef et des balles pour les membres de leur Conseil, et que les Métis auraient sous peu de leurs nouvelles, vu qu'il les avait rencontrés sur la route de Humbolt.

C'est ainsi qu'au Nord-Ouest on entendait le droit de s'assembler et de pétitionner.

Sur cette nouvelle on délibéra pour savoir si on allait se taire ou résister.

L'assemblée composée d'Anglais et de Français décida à l'unanimité, de soutenir Riel et Dumont, que l'on proclama, l'un chef militaire et l'autre chef politique de la nation. Ils n'ignoraient pas ces hommes patients la gravité de leur décision, et l'importance d'une résis-

tance au gouvernement ; mais il est des doses d'injustice qui font bondir les cœurs les plus calmes, et comme ces grands lacs limpides que les autans agitent jusque dans leurs eaux profondes, l'âme de ces gens paisibles se troubla et perdit sa sérénité.

Ainsi que le dit Riel :

“ La patience humaine a des limites, et lorsqu'un despotisme est sans bornes, il faut bien chercher à cogner sur les doigts de la main qui l'exerce.”

Ce fut, certes, un moment bien solennel que celui d'un peuple opprimé se dressant dans sa fierté offensée et se révélant à lui-même pour respirer un peu de liberté. Le sort en était jeté : il fallait prendre les armes.

Riel étonné de tant de persistance de la part du gouvernement à refuser de répondre aux pétitions, et ne pouvant s'expliquer un tel entêtement, s'imagina que c'était peut-être sa présence parmi les siens qui nuisait à leurs droits. Aussi leur fit-il comprendre que si sa présence au milieu d'eux devenait nuisible à leurs intérêts, le mieux qu'ils eussent à faire dans ce cas, était de le laisser retourner au Montana. Sur leur refus unanime, il consentit à rester, et là ils s'engagèrent tous à résister énergiquement et à mourir les armes à la main.

Chose singulière, Gabriel Dumont, qui seul ne déposa jamais les armes devant l'Anglais, fut le dernier à consentir à la résistance que rendait inévitable les paroles injurieuses et blessantes de Clarke.

“ Ils seront clair-semés, a-t-il dit, ceux qui iront jusqu'au bout ; puisque vous le voulez, j'irai, mais malheur à ceux qui ne nous suivront pas, car d'après la loi des Métis, ils seront fait prisonniers.”

“ On peut nous maltraiter et nous voler, ajouta-t-il, mais

pour faire prisonnier notre chef, arracher notre vie et celle de nos familles, nous n'y consentirons qu'au moment où les forces nous auront abandonnés, et que le cœur aura cessé de nous battre dans la poitrine."

A la suite de cette suprême résolution, on se rendit en armes chez Norbert Delorme, dont la maison fut convertie en forteresse. Un agent du gouvernement vint à passer avec un interprète qui parlait Cris.

— Arrêtez, dit Dumont, nous prenons les armes contre le gouvernement. Je vous prends prisonniers.

— Et nos chevaux ?

— Nous allons nous en servir.

Un autre espion anglais passe.

— D'où venez-vous, dit Dumont ?

— Il n'est pas nécessaire que je vous le dise.

— Êtes-vous avec nous ?

— Je ne veux pas me mettre dans de mauvais draps.

— Je vous fais prisonnier. Rentrez là.

— Et mon cheval ?

— Prisonnier aussi.

— Je viens de chercher des médecines.

— Donnez-les moi, je vais les envoyer porter à destination.

Trois heures après, les prisonniers étaient installés chez un nommé Gareau où se tenait le Conseil, qui obtint la permission de loger dans l'église les Métis et les Sauvages, au nombre de 350, ainsi que les prisonniers.

Mitchell, qui tenait le magasin de Stoberd, au Lac aux Canards, et Thom. Mackay, Métis anglais, venaient souvent épier ce qui se passait parmi les Métis. Mackay

dit un jour en présence de Dumont : je sais que Gabriel a été trompé, et qu'il se fait mener.

“ Je n'ai pas d'instruction, c'est vrai, répliqua celui-ci, mais j'ai en moi un sang que vous n'avez pas, ce qui vous empêche d'agir comme vous le devriez, vous, Métis. Vous pouvez remercier Mitchell, qui s'est toujours montré notre ami, si vous partez d'ici.”

Riel, en cette circonstance, semble avoir perdu de son sang-froid ordinaire, en disant à Mackay qu'il n'avait pas dans les veines une cuillerée de sang généreux.

Mitchell et Mackay sont alors partis pour Carlton, où se tenait le capitaine Gagnon, avec une centaine d'hommes de la police montée. Quand ils sont passés à Batoche ils dirent à un Métis qu'ils rencontrèrent :

“ Ça parle bravement des Métis français, mais on va venir et on va voir ce que c'est que des hommes.”

Avant leur départ il avait été convenu que deux délégués métis iraient rencontrer deux délégués anglais au Lac aux Canards, pour leur faire connaître la décision du Conseil.

C'est en conséquence de cette entente que Maxime Lépine et Charles Nolin, remirent à Thom. Mackay et au capitaine Moore, une lettre du Conseil des Métis, déclarant qu'ils entendaient résister aux empiétements du gouvernement.

DEUXIEME PARTIE.

Nous voici arrivés au moment solennel où les partis vont en venir aux mains ; l'un faible, en nombre et en armes, mais fort en courage ; l'autre appuyé de toutes les forces d'un gouvernement : le premier, cependant,

ayant avec l'exaspération de la persécution, la connaissance du pays, admirablement accidenté pour une guerre de guérillas ; le second, avec la haine du nom métis, les ressources de la science militaire au service de bataillons nombreux, disciplinés et armés de toutes pièces.

Ici nous nous taisons pour assister à cette lutte où une main providentielle a prévenu de grands massacres, pour en venir à une solution où la gloire n'est certes pas toute en faveur du vainqueur.

C'est Gabriel Dumont, le chef militaire des Métis, et on peut le dire le héros le plus intrépide de cette guerre, que va nous raconter les événements avec une franchise qu'on regrette de ne pas trouver partout. Nous ne changerons rien au sens de ses propres paroles :

" Le 25 mars 1885, dit-il. étant à St-Antoine de Padoue, qui est à un demi mille de Batoche, comme la police montée s'était montrée de l'autre côté de la rivière, j'ai demandé à Riel de me donner 30 hommes pour aller piller, au Lac aux Canards, les magasins de ceux qui nous y étaient opposés. Je m'y suis rendu, Mitchell s'en était enfui. J'ai obtenu de Magnus Burstein, son employé, de me livrer les clefs de son magasin, et j'en ai enlevé les marchandises.

" Je suis parti ensuite avec dix hommes pour explorer la route de Carlton, ayant soin d'envoyer des éclaireurs en avant.

" Après minuit, Baptiste Ouellet et Baptiste Arcand, mes éclaireurs, ont vu passer deux cavaliers, Ross et Astley. Nous les avons poursuivis, moi, mon frère Edouard, Philippe Gariépy, Baptiste Deschamps et un Sauvage. Quoique mes gens fussent armés, je leur donnai ordre de ne faire aucun mal à ceux qui ne résisteraient pas.

" Nous les avons rejoints au Lac aux Canards, et j'ai foncé sur eux. Je les ai couchés en joue en disant au sauvage : " Ne vous sauvez pas, ou je vais vous tuer." Ross m'a dit : " Je suis un arpenteur." Je l'ai dégringolé de son cheval. En apercevant son revolver, je le lui ai arraché, en lui disant : " Tu es un menteur et non un arpenteur."

" Astley s'est échappé, et comme mes gens voulaient le tuer, je leur ai commandé de n'en rien faire. Cependant il est tombé

de cheval et ils l'ont saisi. Nous les avons tous deux emmenés désarmés au Lac aux Canards, où nous les avons gardés prisonniers. Je leur ai dit que s'ils étaient bons garçons, ils seraient bien traités.

“ Nous nous sommes emparé de leurs chevaux.

“ Ce Ross que j'ai arrêté, en cette circonstance, était un shérif. Il a dû être bien épeuré, car, dans son témoignage, il dit que nous étions cinquante, tandis que nous n'étions que cinq. Il a aussi prétendu dans ce même témoignage, que son compagnon l'a empêché de tirer, il n'en a certainement pas eu le temps, car j'ai sauté sur lui trop vite.

On sortait de mettre nos chevaux à l'écurie quand quelqu'un cria : “ Voilà la police,” mais ce n'était que trois éclaireurs, que mon frère Édouard, Patrice Fleury, mon beau-frère James Short et moi avons poursuivis, et qui se sont échappés. Patrice Fleury dit avoir remarqué Mackay parmi ces éclaireurs.

“ Mes compagnons avaient de l'avance sur moi dans la poursuite des fuyards, et je me suis aperçu qu'ils tombaient dans une embuscade d'une quarantaine d'hommes de la police montée qui visaient alors sur eux. J'ai lancé mon coursier vers mes compagnons en leur criant de descendre de cheval. J'ai moi-même mis pied à terre, car j'ai entendu un sergent jurer qu'il allait me tuer. Je l'ai immédiatement visé en lui criant : “ c'est moi qui va te tuer.” Alors il a désarmé en mettant son fusil en travers sur ses genoux. J'ai de suite bondi sur lui et l'ai renversé du canon de ma carabine. Lorsque je relevai mon arme un coup partit par accident. Alors Thomas Mackay a foncé sur moi en me disant : “ fais attention Gabriel.” Je lui ai répondu : “ c'est à toi à faire attention, car je vais te flamber la cervelle.” Et je me suis rué sur lui. Il a viré son cheval qui s'est enfoncé les pattes de derrière dans la neige, et s'est cabré. J'ai alors poussé Mackay dans le dos avec ma carabine. Il a éperonné son cheval qui a fait un bond et s'est dégagé. Mackay, pendant cette passe ne cessait de me dire : “ Fais attention Gabriel,” et je lui répétais aussi : “ c'est à toi à faire attention, car je vais te massacrer,” et je le suivais du fusil.

“ Mon frère a sauté dans l'une des voitures de la police pour faire prisonniers les deux hommes qui y étaient. Mais ils ont fouetté leurs chevaux et l'ont fait culbuter. La voiture a passé sur lui.

“ Il y avait là une vingtaine de sleighs attelées en double, et ils étaient deux hommes par voiture. Mackay a commandé la retraite. Je lui ai crié : “ qu'est-ce que vous êtes donc venus faire ici.” Il m'a répondu qu'il venait pour nous parler. “ Mais ne te sauve donc pas, lui ai-je répliqué, tu nous a fait dire que

tu viendrais avec des hommes, où sont-ils donc ? Tu n'es qu'un bête."

"Quand j'ai vu qu'ils se sauvaient, j'ai arrêté mes gens de courir après. Ils n'étaient pas nombreux à contenir, il n'y en avait que trois.

"Nous retournâmes au Lac aux Canards, et nous avions à peine lâché nos chevaux pour déjeuner, qu'on entendit crier de nouveau : "Voilà la police !" Nous avons immédiatement sauté à cheval, et j'ai fait de suite occuper par mes hommes un coteau qui dominait la plaine, et d'où l'ennemi aurait pu braquer sur nous ses canons.

"Nous n'étions que quelques cavaliers et un certain nombre d'hommes à pied, attendant la police grossie de quatre-vingts hommes, commandés par Crozier, qui avaient rejoint les quarante fuyards de Mackay. Ils avaient du canon.

"J'ai lancé à la poursuite de leurs éclaireurs plusieurs hommes auxquels j'avais donné ordre de ne pas tirer, car Riel nous avait recommandé de ne pas faire feu les premiers.

"J'ai donné ordre à mes cavaliers, au nombre de 25, de descendre dans un bas-fonds, où nous étions à l'abri du canon.

"Crozier, accompagné d'un Métis anglais, s'est approché d'un de nos Sauvages qui était sans armes et lui a, paraît-il, donné la main. Celui-ci a voulu alors arracher le fusil des mains du Métis anglais que je crois être John Dougall Mackay. Ce Métis anglais a tiré un coup, et je crois que c'est ce coup de carabine qui a atteint mon frère Isidore et l'a fait tomber de son cheval, raide mort.

"Ce qui me fait croire que c'est ce coup qui a tué mon frère, c'est que ce Métis avait intérêt à le tuer, vu que mon frère était le seul armé.

"Aussitôt ce coup tiré, la police et les volontaires commandés par Crozier, ont lancé une décharge, et le sauvage, qui était avec mon frère, a été tué.

"Tout cela s'est passé sans qu'aucun pourparler n'ait jamais eu lieu des deux côtés.

"Charles Nolin, qui d'abord avait fait le rodomont, n'était venu avec nous au combat qu'à contre gré. Aussi s'est-il enfui, à la première décharge, avec la voiture de sa belle-sœur dont il s'empara, se dirigeant du côté de Prince-Albert où il se constitua prisonnier.

"Aussitôt la fusillade commencée, nous avons tiré tant qu'on a pu. Pour moi, j'ai déchargé les douze coups de ma carabine Winchester, et elle était rechargée pour recommencer son jeu, quand les Anglais effrayés du nombre de leurs morts commencèrent à reculer. Il était temps pour eux, car leur canon qui

jusque là avait empêché mes hommes à pied de descendre du coteau, était devenu silencieux, à cause qu'en le chargeant, le canonnier avait mis le plomb avant la poudre. Nos hommes à pied commencèrent alors à les cerner.

“ Ce premier combat avait duré une demi-heure.

“ Comme dans leur fuite ils devaient traverser une clairière, je m'embusquai en disant à mes hommes : courage, je vais faire sauter les capots rouges dans leurs voitures, à coup de cartouches. et alors je riais, non pas que j'eusse plaisir à tuer, mais je le faisais pour donner du courage à mes gens.

“ Comme je m'ambitionnais à culbuter les capots rouges, je ne pensais pas à m'effacer, et une balle est venue me sillonner le crâne sur lequel se voit encore une cicatrice profonde; j'ai tombé assis, et mon cheval blessé aussi a passé sur moi pour se sauver. Nous étions alors à 60 verges de l'ennemi. Je voulais me relever, mais le choc avait été si violent que je ne le pus. Quand Joseph Delorme me vit retomber, il cria que j'étais tué. Je lui ai dit: courage, quand la tête n'est pas perdue on ne meurt pas. J'ai alors recommandé à Bte Vandal de prendre mes cartouches et ma carabine qui était fameuse et qui portait à 800 verges.

“ Tout le temps du combat, ce Delorme était à mes côtés se battant comme un lion. Mais avant, il m'avait dit: je n'ai jamais été au feu, ne me ménégez pas et excitez-moi sans cesse en cas que j'aie peur.

“ Pendant que nous nous battions, Riel était à cheval, exposé aux balles, et n'ayant pour toute arme qu'un crucifix qu'il tenait à la main.

“ En me voyant tomber, mon frère Edouard a foncé sur moi pour m'entraîner dans le ravin, mais je lui ai dit d'aller plutôt vers nos gens qui semblaient découragés de ma chute. Il les rallia; ils poussèrent des cris de joie et recommencèrent le feu. C'est alors qu'est tombé près de moi, mon cousin Auguste Laframboise, auquel je recommandais quelques instants avant de ne pas tant s'exposer. Une balle l'avait atteint au bras et lui avait traversé le corps. Je me suis traîné à lui en rampant, disant en moi-même: je vais toujours aller lui faire une petite prière, mais en voulant faire le signe de la croix de la main gauche, vu que j'avais le côté droit paralysé, j'ai tombé sur le côté, et j'ai dit en riant: cousin, je vous la devrai.

“ J'aurais voulu lui dire la prière que j'avais composée lorsque nous avons reçu la bénédiction du prêtre à Belton, dans le Montana: “ Seigneur, renforcez mon courage, ma croyance et ma foi, afin que je profite tout le temps de ma vie de la bénédiction que j'ai reçue en votre saint nom.”

“C'est une invocation que j'ai toujours récitée après mes prières du matin et du soir. Cette bénédiction que nous avons reçue à notre départ du Montana avait aussi profondément impressionné Riel qui me demandait souvent si je m'en rappelais.

“ Quand Riel vit tomber Laframboise, il me dit : mon oncle, je vais faire avancer les gens à pied. Je lui ai dit qu'il allait les mettre dans la gueule du loup, et qu'il ferait mieux de soutenir le courage de ceux qui étaient sur le champ de bataille.

“ L'ennemi commença alors à fuir, et mon frère, qui après ma chute avait pris le commandement, a crié à nos gens de les poursuivre et de les détruire. Riel a alors demandé, pour l'amour de Dieu, de ne plus en tuer, disant qu'il y avait déjà trop de sang répandu.

“ Pourtant, il y avait un capitaine que la police nommait Morton, un fin tireur, qui s'était tenu derrière un arbre et qui avait tué deux des nôtres; en voulant déloger il a reçu une balle dans les reins. Comme il criait et souffrait horriblement, Guillaume Mackay crut lui rendre service en lui logeant une balle dans la tête.

“ Les fuyards avaient laissé sur le terrain neuf morts et un blessé à la jambe. Comme celui-ci voulait encore tirer, Philippe Gariépy a foncé sur lui, lui a arraché son fusil et sa baïonnette et a essayé de le frapper avec son arme. Quelqu'un de nos gens a modéré Gariépy, et lui a recommandé d'avoir pitié de ce misérable qui fut emmené au Lac aux Canards.

“ Dans la précipitation de la retraite, Clarke avait oublié d'emporter son capot en chat sauvage.

“ Les vaincus avaient laissé derrière eux 4 ou 5 voitures et 8 chevaux non blessés, et quelques-uns tués. On a trouvé dans leurs voitures des plaques de poêle derrière lesquelles ils se cachaient pour tirer sur nous.

“ Ils ont cependant enlevé les morts de la police montée, bien reconnaissables par leur uniforme rouge, mais ils ont laissé sur le terrain les cadavres de neuf volontaires. Je crois qu'ils ont perdu 16 hommes parmi lesquels était le capitaine Moore, qui a eu la jambe brisée et amputée.

“ Après la fuite des ennemis, mes compagnons m'ont attaché sur mon cheval, et nous avons été au Lac aux Canards, où l'on a pansé ma plaie, qui était profonde. Ils y ont aussi emmené les voitures.

“ Nous avons perdu cinq hommes en cette circonstance : J.-Bte Montour, Joseph Montour, Auguste Laframboise, Isidore Dumont, et un sauvage, Joseph Trottier (du nom de son parain.)

“ Le lendemain, 26 mars 1885, Riel a fait mettre les combat-

tants sur deux rangs et leur a dit : " Criez trois fois : Vive Gabriel Dumont ! remerciez Dieu de vous avoir donné un chef si valeureux."

" Toute la journée se passa à prier pour nos morts que nous avions exposés dans une maison. Ils ont été enterrés le lendemain à St-Laurent.

" On avait enlevé à l'ennemi 12 ou 13 fusils, des munitions, et cinq voitures doubles, mais il avait sauvé ses canons.

" Le lendemain des funérailles de nos amis, j'ai représenté à Riel qu'il était dur de laisser exposés aux chiens les cadavres de nos ennemis, qui peut-être ne nous en voulaient pas plus que nous leur en voulions. Je suggérai d'envoyer un prisonnier à Carleton avertir les anglais de venir chercher leurs morts. Riel me fit la réflexion qu'ils auraient peut-être peur de venir les demander. Alors j'ai dit à Riel que j'enverrais une lettre par ce prisonnier, donnant ma parole d'honneur que ni Sauvage ni Métis ne leur feraient de la peine dans l'accomplissement de ce devoir. Sur l'approbation de Riel, j'ai signé un sauf-conduit à quiconque viendrait réclamer ces morts.

" Quand ce chargé de ma missive fut arrivé au Fort Carleton, les autorités l'ont fait prisonnier comme espion, et une panique s'empara de la police, qui abandonna le fort pendant la nuit après y avoir mis le feu et détruit les vivres. Elle se mit en marche, se faisant conduire par un vieux Métis canadien du nom de Plat Côté de Chien. Mais les Métis français qui étaient dans le fort essayèrent de sauver les vivres. Ils ont de fait réussi à éteindre le feu au magasin, mais le hangar a été consumé.

" C'est à Prince-Albert, situé à 50 milles du Fort Carlton, que la police s'est réfugiée. Je voulais me mettre, avec quelques-uns des miens, en embuscade, dans une grande épinetière où devaient passer les hommes de la police. On aurait pu y faire un grand massacre, mais Riel, qui nous modérait tout le temps, s'est formellement opposé à ce projet.

" Ce ne fut qu'à Prince-Albert, et au bout de trois jours, que le prisonnier que nous avions relâché et qu'ils avaient pris pour un espion, put faire comprendre aux réfugiés que la lettre dont il était le porteur pouvait contenir quelque bonne proposition. Alors les Métis anglais ont exigé qu'elle leur fut montrée. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils virent qu'elle les laissait libres d'aller enlever leurs morts, et qu'on leur offrait même de les aider dans cette œuvre. Les Métis anglais avaient surtout intérêt à cette démarche, puisque c'était les leurs qui étaient restés sur le champ de bataille, la police ayant eu soin de ramasser les siens.

“ Ils ont donc envoyé trois hommes de Prince-Albert pour quérir leurs morts, que nous avions placés dans une vieille maison, à l'abri des profanations. Plusieurs de nos hommes leur ont aidé à les embarquer, et on leur a livré leur blessé.

“ Le lendemain ou le surlendemain, Riel nous a fait quitter le Lac aux Canards, après y avoir fait mettre le feu aux bâtisses, préservant toutefois le moulin.

“ On a traversé la rivière pour se rendre à Batoche.

“ Une vingtaine de jours après, on a appris, par nos éclaireurs qui étaient allés jusqu'à Qu'Appelle, à 260 milles environ de Batoche, que Middleton était en marche.

“ Nous étions alors 350 hommes en tout, dont 200 étaient armés. J'ai proposé d'aller au devant des troupes et de les harceler pendant la nuit, en les empêchant surtout de dormir, persuadé que c'était un bon moyen de les démoraliser et de leur faire perdre tout courage. Mais Riel n'y a pas consenti, disant que c'était trop sauvage, et que d'ailleurs on s'exposait ainsi à tirer sur nos amis canadiens. Moi j'aurais été déterminé à le faire sans scrupule, et même j'aurais volontiers fait sauter les chemins de fer, car je ne considérais pas comme des amis ceux qui s'unissaient aux Anglais, pour nous tuer et nous piller. Riel me disait : si vous les connaissiez, vous ne chercheriez pas à les traiter ainsi.

“ Quoiqu'il en soit, nous avons dû renoncer au projet d'aller rencontrer les ennemis sur un terrain avantageux pour nous, et, j'en suis sûr, nous les aurions tellement abrutis qu'au bout de trois nuits ils se seraient entretués les uns les autres.

“ J'ai cédé au conseil de Riel, quoique persuadé que humainement mon dessein était meilleur ; mais j'avais confiance dans sa foi et dans ses prières, et que Dieu l'exaucerait.

“ Nous avons donc dressé nos tentes à Batoche, tout en suivant la marche des troupes, par nos éclaireurs, qui les voyaient tous les jours. Elles se sont dirigées à 30 milles plus haut que Batoche, à la traverse de Clarke.

“ Quelques jours après, deux de nos éclaireurs, Elzéar Parisien, Métis, et La Couverte Jaune, un Sauvage, aperçurent trente hommes de police à cheval qui leur coupaient le chemin sur la route de Batoche.

“ Nos éclaireurs poursuivis prirent la prairie. Comme le cheval de Parisien n'allait pas vite, trois des hommes de la police le rejoignaient en faisant feu ; mais le Sauvage, qui avait un bon coursier, les retardait en restant en arrière, et ripostant de sa carabine. Cependant, Parisien eut scrupule de laisser ainsi exposer son camarade, et ils restèrent ensemble. Par malheur le Métis renversa sa corne de poudre, et comme il ne

lui en restait plus que pour quelques coups, il la conserva en cas d'être pris. Le danger était imminent. Alors, le Sauvage, qui était catholique, dit au Métis : "frère, il faut prier le Tout-Puissant," et ils se sont mis à prier tout haut.

"Ils atteignirent ainsi une isle de bois où la police les abandonna.

"Quand ils arrivèrent au camp de Batoche, Riel fit présent d'un cheval au Sauvage, en reconnaissance de sa belle conduite.

"Chaque jour, les troupes de Middleton allaient en se grossissant, et un mois environ après l'affaire du Lac aux Canards, elles se montaient à environ 1600 hommes, qui se partagèrent en deux colonnes, de chaque côté de la rivière, protégeant les bacs qui contenaient les provisions.

"D'après le rapport de Middleton la colonne gauche comprenait :

"La batterie de campagne de Winnipeg ;

"Le 10^e grenadiers royaux ;

"Les éclaireurs de French.

"La colonne droite comprenait :

"La batterie A. de l'A. R. C ;

"La demie compagnie C. du corps d'école d'infanterie ;

"Le 90^e carabiniers de Winnipeg ;

"Les éclaireurs de Boulton.

"Le 23 avril, ils se sont mis en marche jusqu'à la ferme de McIntosh, à 18 milles de la Traverse de Clarke.

"Quand nos éclaireurs nous avertirent qu'ils avançaient, j'ai fait remarquer à Riel qu'il leur donnait trop d'avantages, et j'ai proposé de les harceler pendant la nuit pour retarder leur marche et de permettre à nos alliés d'arriver.

"En effet, j'avais envoyé de moi-même quelques ambassadeurs, Isidore Parenteau et Louis Letendre, en raquettes, chez les Assiniboines, à la Rivière à Bataille, dans la Montagne de l'Aigle, à 120 milles de Batoche, pour inviter ces sauvages et les Cris. Déjà ces tribus, auxquelles j'avais préalablement envoyé du tabac, l'avaient fumé, ce qui voulaient dire qu'elles répondaient à mon invitation. Et j'avais commissionné les chefs de ces tribus de passer un bout de tabac à *Gros-Ours*, qui en avait aussi fumé. *Poundmaker* m'avait fait dire que lui et les siens restaient assis sur leurs talons, prêts à se redresser au premier signal.

"D'un autre côté, j'avais envoyé, en raquettes, François Vermette et Napoléon Carrière à la Prairie Ronde pour présenter du tabac à un parti de Sioux et au Métis Trottier.

"Les délégués avaient détourné Saskatoon, (bois de flèche) où les orangistes avaient commencé un établissement.

“ En revenant, les Sioux, avec leur chef Bonnet Blanc, furent obligés de passer par Saskatoon, et les orangistes ont voulu les arrêter. Ils ont demandé à Charles Trottier où il allait. Trottier leur a répondu qu'il allait se battre. Et vous autres, demandèrent-ils aux Sioux, quelle affaire avez-vous à aller vous battre ? Bonnet Blanc leur répondit que les Métis étaient leurs frères, et qu'ils allaient leur aider.

“ Les orangistes les laissèrent passer, et il le fallait bien, car ils étaient une soixantaine de Sioux et une dizaine de Métis, tous bien déterminés.

“ A deux milles de Saskatoon, ils aperçurent un vieil irlandais, qui, quoique catholique, eut peur de cette troupe, et il se sauvait sur la *croûte* avec sa femme et son enfant. Trottier les a fait poursuivre pour les rassurer. Le jeune Rémi Trottier les a rejoints et les a trouvés les pieds nus sur une couverture qu'ils avaient étendue sur la neige pour se protéger. Trottier et son fils les mirent sur leurs chevaux et les emmenèrent au camp où ils se réchauffèrent. Ils avouèrent qu'ils avaient pris ce parti pour des orangistes qui ne les aimaient pas.

“Ce détachement arriva à Batoche en chantant et en poussant des cris de guerre,—les uns étaient à cheval, d'autres en voitures, et plusieurs en raquettes—quelques jours avant le premier engagement avec Middleton.

“ On s'est alors emparé des maisons de Batoche, après avoir relégué les femmes et les enfants en lieu sûr.

“ Quand nos délégués sont arrivés chez les Assiniboines, un instructeur anglais du gouvernement avait déjà été tué dans la Montagne de l'Aigle, par les gens du Maringouin, qui avaient été mis à la porte du Fort par cet instructeur brutal. Alors l'un des jeunes gens, voulant y entrer de force, reçut un coup de hache de l'instructeur, auquel un Sauvage lança une flèche. Le jeune homme que l'instructeur visait avec sa hache la lui arracha des mains et lui fracassa le crâne.

“ Les délégués nous rapportèrent que les Assiniboines et les Cris, ayant à leur tête Poundmaker, consentaient à se joindre à nous, mais qu'ils avaient, avant, à prendre le Fort de la Rivière à Bataille, entre la Rivière à Bataille et la Rivière du Pads.

“ Poundmaker avait, pour cette fin, engagé un groupe de Métis, établis à 150 milles de Batoche, sur la Rivière du Pads, à l'endroit appelé La Butte du Cheval, au confluent de la Rivière à la Tortue, à marcher contre le gouvernement de la Puissance. Aussi ces Métis nous avaient-ils envoyés des délégués, Joseph Jobin, Athanase Falcon et Alexandre Vermetté, pour nous demander ce dont il s'agissait, et d'envoyer des hommes leur expliquer l'affaire.

“ Les Assiniboines m'avaient aussi fait demander de leur envoyer un Sioux leur donner des explications.

“ Je leur ai donc renvoyé les trois mêmes et un Sioux, le fils de Corbeau Corps-Tête, ainsi que Alexandre Cayen, José Arcand, Pierre Vandal, et trois autres, en tout dix, pour presser les gens du Gros-Ours de venir se joindre à nous.

“ Quelques jours après, ayant appris qu'un détachement de la police venait de Prince-Albert pour aller renforcer la garnison du Fort de la Rivière à Bataille, j'ai envoyé Norbert Delorme et un Sauvage avertir Poundmaker qu'il eut à se presser d'assiéger le Fort.

“ Le temps était d'autant mieux choisi qu'il n'y avait alors au Fort que 30 hommes de police, qui étaient continuellement aux prises avec une trentaine de Métis qui s'y trouvaient.

“ Il paraît cependant que Delorme et le Sauvage qui l'accompagnaient, ne se sont pas acquittés de leur mission, et qu'ils sont restés chez les gens de Poundmaker à s'amuser. Quoiqu'il en soit je n'ai jamais revu Delorme, mais j'ai revu le Sauvage, auquel j'ai refusé de l'emploi, vu que j'avais perdu confiance en lui.

“ C'était tandis que nos délégués négociaient que Middleton s'avancait.

“ Impatient de le rencontrer, et persuadé que c'était un tort de le laisser libre dans ses mouvements, je signifiai à Riel que je ne pouvais plus suivre ses conseils humanitaires, et que j'étais décidé d'aller tirer sur les envahisseurs et en cela, j'étais approuvé par mes gens.

“ Riel m'a alors dit: Eh! bien, faites comme vous voudrez.

“ Nous sommes partis à la brunante, le soir du 23 avril. Notre troupe se composait de 200 hommes: Métis, Sauteux, Cris, Sioux et Canadiens. Riel nous accompagnait. Dans les haltes il nous faisait dire le chapelet.

“ A 8 milles de Batoche, chez Roger Goulet, qui s'était sauvé, j'ai fait tuer deux de ses vaches pour manger. Nous avions à peine fini de souper que deux Métis, Noël Champagne et Moïse Carrière, qui étaient restés à Batoche, avec mon frère Edouard et une trentaine d'hommes pour garder la place, vinrent nous avertir que la police montée arrivait, par le chemin de Qu'Appelle, pour surprendre Batoche, et qu'Edouard demandait 30 hommes avec moi ou Riel. Moi j'ai répondu que j'étais parti pour aller tirer sur Middleton et que je ne retournerais pas. Riel a consenti à se rendre au désir d'Edouard, et je lui ai cédé 50 hommes de ma troupe.

“ Le jour a paru avant que nous fussions en vue de Middleton, campé à la ferme McIntosh.

“ J’ai cru prudent de retraiter et d’aller attendre l’ennemi à la *Coulée de l’Anse-au-Poisson*, connue parmi nous sous le nom de Petite Rivière aux Castors, se jetant de l’Ouest à l’Est, dans la droite de la Saskatchewan. C’est sur la rive droite de ce ruisseau que demeurerait la famille des Tourond.

“ J’avais donné ordre de ne pas suivre la route qui va de la traverse de Clarke à celle de Dumont en coupant la coulée chez les Tourond, afin de n’y laisser aucune trace, mais cet ordre ne fut pas suivi par nos jeunes gens, qui se laissèrent emporter à courir après des bêtes à cornes.

“ J’ai parti vers 4 heures du matin avec Napoléon Naud, pour aller reconnaître le camp ennemi, et je me suis avancé à environ un demi mille de l’endroit où il était. J’ai mis pied à terre sur une élévation. Comme j’aperçus les éclaireurs ennemis poursuivre les nôtres, j’essayai de les entraîner dans les isles de bois. Je les ai entendus donner des ordres avec la bugle (clairon), mais ils n’ont pas osé nous suivre.

“ Nous nous sommes rendus chez les Tourond où j’ai fait tuer un bœuf pour déjeuner.

“ Vers sept heures, un éclaireur, Gilbert Berland, nous avertit qu’une colonne d’environ 800 hommes s’avançait sur nous. J’ai alors placé mes gens au nombre de 130, dans un bas-fond, sur la rive gauche du Ruisseau au Poisson, vis-à-vis de la maison des Tourond, et j’ai fait cacher les chevaux dans le bois. J’ai parti avec 20 cavaliers pour aller m’embusquer plus en avant sur le passage des troupes, avec dessein de ne les bousculer que lorsqu’elles seraient repoussées, et donnant ordre à mon corps principal de ne les attaquer que lorsqu’elles se seraient complètement engagées dans la coulée. Je voulais les traiter comme on traite les buffles.

“ Mais, après avoir vu les pistes qu’avaient laissées nos jeunes gens, les Métis anglais qui étaient avec les troupes, leur donnèrent l’éveil, et ils ont fait halte pour attendre le gros de leur armée, en envoyant des éclaireurs visiter la coulée.

“ L’un d’eux est venu vers moi, mais je ne voulais pas gaspiller mes cartouches pour si peu. Il nous a aperçus et s’est sauvé. Je l’ai poursuivi et j’allais le rejoindre quand quelqu’un a tiré; mes gens m’ont crié que je tombais dans un groupe d’une quarantaine que je ne voyais pas, tant j’étais intentionné de capturer ma proie. Quand j’ai vu que je n’avais pas le temps d’assommer ce fuyard, je l’ai tiré, et je me suis enfoncé dans la coulée pour rejoindre mes 20 cavaliers, pendant que les hommes de la police descendaient de cheval.

“ Il était alors 7.20 heures.

“ Ils ont commencé à tirer sur nous.

“ Plusieurs de mes compagnons m'ont quitté à ce moment et se sont enfuis où était mon groupe de 130, dont un grand nombre se sont sauvés aussi.

“ J'ai attaché mon cheval et j'ai descendu dans la coulée à pied pour être plus proche des ennemis. J'ai trouvé là un jeune sauvage, et je me suis mis à tirer. Middleton a pu, en effet, recevoir une balle dans son bonnet de fourrure, comme il le dit dans son rapport, mais il peut se féliciter que je ne l'aie pas reconnu.

“ Quand ils ont vu que je les chauffais trop, ils se sont mis à envoyer des décharges dans le fourré où j'étais. Les branches qui cassaient tout autour de moi, m'avertirent qu'il n'était pas prudent d'y rester. Je ne sais si j'en ai tué beaucoup, car aussitôt mon coup tiré, je m'effaçais, mais je n'ai pas dû manquer souvent.

“ En retournant de nouveau vers les quelques cavaliers qui me restaient, j'ai rencontré des Sioux qui m'ont dit qu'un des leurs avait été tué sur l'élévation. J'y ai monté pour aller prendre ses armes, mais ses compagnons s'en étaient déjà emparés. J'ai trouvé le malheureux blessé, couché à plat ventre et qui chantait. Je lui ai demandé s'il était blessé à mort, il me dit que non. Les balles sifflaient drues à cet endroit. J'y ai retourné à quatre pattes, avec quelques uns des miens pour mieux viser, mais on n'a pu y résister, car la police était alors répandue dans les isles de bois environnantes, de chaque côté de la coulée, et nous étions trop exposés.

“ Napoléon Naud, qui était un des rares braves restés avec moi, me cria : allez à nos gens qui se sauvent. J'ai sauté sur mon cheval et j'ai couru au corps des 130, qui était beaucoup diminué par la fuite de plusieurs, et j'ai arrêté une quinzaine de fuyards, les autres se sont enfuis. De mon détachement de 130, il ne resta plus que 47 hommes, et de mes 20 cavaliers, je n'en comptais que 15.

“ J'ai dit aux jeunes gens ; n'ayez pas peur des balles, elles ne font pas mal, et je leur montrais comment tirer pour atteindre le but. Et ils se sont mis à pousser des cris de joie. Le canon grondait tout le temps.

“ Nous avons descendu dans un bas-fond de la prairie, qui était plus près des lignes ennemies ; j'ai aperçu un officier qui nous visais ; je me suis empressé de le culbuter, et nos jeunes gens se sont mis à ricaner en l'entendant crier comme un enfant.

“ On les a tenus en échec toute la journée, car je tirais dru, et pour aller plus vite, les jeunes gens autour de moi me fournissaient des cartouches qui s'épuisaient avec rapidité. Quand j'ai

vu qu'il n'y avait plus que sept cartouches, j'ai formé le dessein de mettre le feu aux foins de la prairie pour faire reculer l'ennemi qui se trouvait sous le vent. Je calculais d'aller prendre, à l'aide de la fumée, les munitions et les armes qu'il laisserait dans sa fuite. J'avais recommandé à mes gens de crier et de chanter pendant cette opération.

" J'exécutai mon dessein, et je suivis la plus grosse touffe de fumée devant laquelle fuyaient les capots rouges sans regarder derrière eux. J'allai fouiller leurs morts pour prendre leurs cartouches et leurs armes, mais ils en avaient été dépouillés.

" Je suis revenu vers mes quinze hommes qui étaient dans le ravin de la prairie et qui me croyaient perdu.

" J'ai dit aux Sioux qui étaient avec moi que j'allais tâcher de passer dans le bois en arrière des rangs de l'ennemi, et leur faire croire par là que nous étions nombreux. Un jeune sauvage me dit : si tu nous quittes, nous allons nous sauver.

" Je l'ai rassuré en lui disant que j'allais voir mes 47 compagnons restés dans le ravin. En effet, je suis parti pour y aller, mais je n'ai pu m'y rendre, car ils étaient cernés par les tirailleurs ennemis, qui, ayant traversé la coulée plus bas, étaient remontés dans le bois de l'autre côté, et leurs canons crachaient constamment la mitraille.

" Pourtant mes soldats du ravin se battaient bien, et chacun s'encourageait. Isidore Dumas cependant se prit de peur ; alors, pour se donner de l'assurance, il se mit à chanter une vieille chanson de Napoléon Ier, et tous les autres répondaient en chœur, et ils ont tous repris courage.

" Ne pouvant les rejoindre, j'ai retourné vers mes hommes restés dans les isles de bois de la prairie. Mes Sioux m'échappèrent et je ne restai plus qu'avec sept hommes. J'ai tenté de nouveau d'aller trouver les combattants du ravin, mais impossible de m'y rendre sans m'exposer à une mort certaine.

" J'ai emmené mes sept compagnons manger chez Calixte Tourond. C'était au soleil couchant.

" J'avais espoir d'avoir du secours de Batoche. Mais Riel ne voulait pas laisser partir les hommes ; il rassurait la population, lui disant que nous n'attrapperions pas grand mal.

" Cependant mon frère Édouard, en entendant le canon, avait supplié Riel de le laisser partir. A la fin il dit : quand les miens sont exposés je ne puis rester ici, et il est accouru à nous avec 80 cavaliers.

" Déjà j'étais parvenu à contourner les lignes ennemies, et la police avait reculé quoique les volontaires continuassent la bataille.

" On s'est enfoncé dans les isles de bois qui les adossaient et

en entendant nos cris ils se sont sauvés, laissant une foule de bagages. Le médecin oublia sur le champ, sa boîte de médecines et deux bouteilles d'eau de vie, que nous bûmes à sa santé.

“ J'ai proposé de les poursuivre, mais mes gens étaient trempés et transis jusqu'aux os, car il avait plu toute la journée.

“ Il était alors environ 8 heures du soir.

“ Que la Providence en soit bénie, dans toute cette journée d'un combat continu et acharné, nous n'avons perdu que 4 hommes; savoir: 2 Sioux, mon neveu St-Pierre et José Vermette. Deux autres ont été blessés: François Boyer, mon neveu, et Michel Desjarlais, qui mourut trois jours après.

“ Nous avons ramassé nos morts et nos blessés, et nous avons pris la direction de Batoche.

“ Voilà les pertes que nous avons subies et que Middleton, dans son rapport, évalue à un nombre considérable, de même qu'il y prétend que nous avons laissé beaucoup de vivres, tandis que nous n'avons rien du tout, si ce n'est le bœuf que j'avais fait tuer chez Calixte Tourond, et quelques poules que j'ai fait croquer et qui venaient du poulailler de Isaac Tourond.

“ Il se trompe aussi quand il parle des fossés de tir qui n'étaient autre chose que les sentiers creusés par le passage des animaux dans le bois.

“ Le général Middleton n'a pas dû voir ce qu'il affirme par lui-même, et on l'a évidemment trompé. Il est d'autant plus justifiable d'avoir cru ces exagérations, qu'il était difficile de croire, pour lui, plus que pour tout autre, qu'une poignée d'hommes mal armés, ait pu, pendant toute une journée, tenir en échec et mettre en fuite, près de 1600 hommes armés de pied en cap et servis par l'artillerie.

“ Car Middleton a beau évaluer nos forces à 300 hommes, de 150 que nous étions quand nous avons rencontré l'ennemi, nous sommes restés quarante sept et sept, et nous n'étions qu'au nombre de 54, quand à la fin de la journée, les 80 cavaliers de Edouard Dumont sont venus nous secourir.

“ J'ai remarqué, pendant le combat, que parmi les ennemis, il y avait des gens parlant le français, car je les ai entendus nous lancer des imprécations dans cette langue.

“ L'ennemi reconnaît avoir eu en cette circonstance 10 morts et 40 blessés, pourtant je crois avoir vu plus de morts que cela dans la prairie en feu.

“ Il commençait à faire jour, le 24 avril, lorsque nous entrâmes à Batoche.

“ J'attribue notre succès aux prières de Riel, qui pendant tout le temps de l'engagement, priaient les bras en croix et faisait

prier les femmes et les enfants, leur disant qu'il ne nous arriverait pas grand mal.

" Riel me demanda à faire un rapport de la bataille. Je lui racontai ce qui s'était passé la veille, malgré mes fatigues et les douleurs que me faisait éprouver ma blessure à la tête.

" On transporta nos morts dans une maison, et le surlendemain ils furent enterrés dans le cimetière de St-Antoine de Batoche. Les deux blessés Métis, Frs. Boyer et Michel Desjarlais, furent, sur l'ordre de Riel, soignés par les prisonniers anglais qui étaient alors à Batoche.

" En faisant un jour le lit de Desjarlais, la mère Batoche et ma femme, qui étaient venues pour aider à soigner les malades, trouvèrent sous la paille un morceau du crâne du malheureux blessé, qui était alors sans parole. Je fis remarquer à Riel qu'il y aurait imprudence à se servir dorénavant des prisonniers anglais pour le service de l'hôpital.

" D'ailleurs les Sauvages voulaient les tuer toutes les fois qu'ils les rencontraient, et je ne voulais plus prendre la responsabilité de les défendre davantage, après cette découverte.

" On cessa alors de permettre aux prisonniers de sortir de leur prison.

" Riel partit un jour pour aller de l'autre côté de la rivière, dans la direction du Lac aux Canards, faire une reconnaissance avec un parti de 50 hommes commandés par Gilbert Monkman.

" A son retour, il dit au conseil : " celui qui commande de l'autre côté va nous trahir, car il a proposé à quelqu'un de désertre avec lui." Il m'a prié d'aller auprès de ce commandant pour l'avertir qu'il connaissait son intention de le trigauder.

" J'ai donc traversé, et j'ai demandé aux gens rassemblés, si quelqu'un leur avait conseillé de désertre. Et personne ne me répondit directement.

" Sur mon rapport, Riel traversa avec moi, décidé à découvrir la vérité. Nous avons rassemblé les gens dans la maison de Baker.

" Riel leur a parlé ainsi : Mes amis, je sais que quelqu'un de vous a proposé de désertre. Vous avez refusé de dévoiler cela à M. Dumont. Mais soyez assuré que je découvrirai la vérité, dussé-je faire fusiller celui que je soupçonne.

" Alors Patrice Fleury dit : " C'est vrai, Monkman m'a proposé de désertre." Garçon Abraham Bélanger, fils, déclara la même chose.

" On est alors traversé à Batoche pour tenir conseil, et l'on y a décidé de mettre Monkman sous arrestation. J'ai fait venir Monkman ainsi que les témoins Patrice Fleury et Garçon

Abraham Bélanger. Et devant le conseil, j'ai interpellé Monkman de répondre à l'accusation portée contre lui.

"C'est vrai, a-t-il répondu; mais je n'avais pas le dessein de désertir; c'était simplement pour connaître si Riel était devin.

"Je crois aujourd'hui encore que Riel avait eu une révélation.

"J'ai dit à Monkman que pour avoir agi ainsi, je le constituais prisonnier.

— "Vous allez me faire du mal, a-t-il dit.

— Bon gré, mal gré, lui ai-je dit, tu es prisonnier, car il faut que tu aies eu ce que tu as dit dans le cœur. Je le fis garotter.

"Cependant Middleton était campé à l'Anse-au-Poisson, sur la rive droite de la Saskatchewan, où il avait fait traverser sa colonne de gauche, attendant du renfort et surtout l'arrivée du vapeur *Northcote* qui descendait la rivière avec des approvisionnements, deux compagnies du bataillon de Midland, et une mitrailleuse Gatling.

Ce bateau qui avait été mis en état de défense au moyen de pièces de bois et de sac d'avoine, etc., étant arrivé à l'Anse-au-Poisson, le 5 mai, Middleton y fit embarquer 35 hommes de la Cie d'école C., et se mit en marche le 7, jusqu'à la traverse de Gabriel Dumont, où il fit halte et où le bateau jeta l'ancre.

"Cette traverse est à trente milles de celle de Clarke et à six milles de Batoche.

"C'est là où était ma ferme. Les troupes y ont brûlé ma maison et ont défait mes étables pour fortifier leur vapeur qu'ils entourèrent de pare-flèches. Ils ont aussi détruit les dépendances de mon voisin José Vandal.

"Le 8 mai, Middleton marcha vers l'est, puis au nord-ouest, au large de la prairie, de crainte d'être surpris.

"Les troupes anglaises débouchèrent à environ 9 milles de Batoche, sur la route régulière de Humboldt à Batoche, et elles y établirent leur camp pour la nuit.

"Moi, je voulais aller les rencontrer dans les îles de bois, car je savais bien que le courage des hommes, en se battant à Batoche, serait affaibli par les cris et les pleurs des femmes et des enfants.

"Quand j'ai su que les ennemis avaient défait mes étables pour garnir leur bateau, j'ai supposé que ce vapeur descendait à Batoche pour prendre part à l'attaque projetée et détourner l'attention d'une partie de ses défenseurs. C'était en effet les instructions que Middleton avait données.

"J'ai fait placer un corps de garde vis-à-vis l'église de Batoche, pour empêcher l'équipage de débarquer. Comme le bateau, parti le 9, devait, avant de se rendre, passer dans un rapide

causé par un coude de la rivière, j'avais recommandé de paralyser, à cet endroit, l'homme du gouvernail, afin d'envoyer à la dérive ce bateau, qu'un cable en fer, jeté en travers de la rivière, devait faire chavirer.

" Mes gens ont en effet tiré sur ceux qui étaient sur le pont et plusieurs se sont jetés à l'eau. Et le bateau, comme je l'avais prévu, s'est trouvé à la dérive. Je me portai sur la rive à course de cheval pour donner le signal de baisser le câble, mais l'opération ayant été trop lente, le cable n'a accroché que le tuyau qui s'est arraché et le feu a pris. L'équipage l'a cependant éteint, quoique nos hommes tiraient sur ceux qui se montraient sur le pont.

" Arrivé à un certain élargissement de la rivière, vis-à-vis la résidence de mon défunt frère Isidore, le bateau a jeté l'ancre vers 9 heures du matin le 10. Il a été tenu là en échec toute la journée, et malgré les appels du clairon, personne ne vint à son secours, et ce n'est qu'à six heures du soir qu'il leva l'ancre et qu'il descendit quelques milles plus loin pour aller mouiller pour la nuit.

" Cependant Middleton, campé sur la ferme de Jean Caron, où il avait fait construire un fort en terre, s'avavançait sur la côte de Batoche, à environ un demi-mille de la nouvelle église catholique, à l'endroit où la route donne sur le bord de la rivière avant de tourner et de descendre à Batoche.

" L'ennemi commença alors le feu par plusieurs décharges de la mitrailleuse Gatling, et il s'avança sur le sommet d'une colline qui domine Batoche.

" En le voyant s'avancer, j'avais fait mettre mes gens en tirailleurs dans le déclin de la côte, sur un mille et demi d'étendue.

" Nous étions là environ 175 hommes, à part l'escouade de trente hommes qui épiaient le *Northcote*.

" Le combat commença vers 9 heures du matin et se prolongea toute la journée sans que l'ennemi put s'avancer.

" Je me tenais en avant dans la prairie, assis sur l'un de mes talons et un genou par terre ; mes gens étaient à plat ventre.

" Le canon qu'ils avaient braqué sur une butte, à environ un mille, jetait sans cesse des boulets sur Batoche, et de l'autre côté de la rivière sur la maison de Baker sur laquelle flottait un drapeau de la Sainte Vierge. Un autre drapeau de Notre-Seigneur était au milieu de nous, sur la maison du Conseil.

" Les boulets rouges ont frappé trois ou quatre fois la couverture en bois de la maison de Baker, y mettant le feu, qui s'éteignait comme miraculeusement.

" Un vieux sourd du nom de Norbert Sauvé, qui se tenait

dans cette maison ne s'aperçut qu'on tirait de ce côté que lorsqu'un des boulets eut transpercé la maison de bord en bord. Alors quelqu'un a couru lui dire de se sauver.

" Nous avons tenu les ennemis trois jours en échec, et tous les soirs ils rentraient dans leurs trous. Et pendant ces trois jours, ils ne nous ont pas tué un seul homme; ils n'ont touché que des mannequins que nous leur présentions et sur lesquels ils s'efforçaient de tirer.

" Durant ces engagements Riel se promenait sans armes au front de notre ligne, encourageant les combattants.

" Le *Northcote*, pendant ce temps, avait pu s'esquiver vers Prince Albert, mais il paraît, d'après le rapport du capitaine Smith, qu'il remonta à Batoche avec le vapeur *Marquis*; mais ils n'y arrivèrent que le 13 mai, c'est-à-dire après la bataille finie.

" Nous l'avons appris de source certaine : Middleton, malgré qu'il eut reçu du renfort, désespérait nous réduire, quand des traîtres, que je ne veux pas nommer, lui ont fait connaître que nous n'avions plus de munitions, et que, à part quelques uns, tous les Métis étaient découragés. Que d'ailleurs si les assiégeants ne se pressaient pas, des secours arriveraient bientôt pour renforcer les assiégés.

" Ces traîtres étaient continuellement en conversation avec l'ennemi et avec les nôtres qu'ils engageaient à déposer les armes en leur offrant des saufs-conduits.

" Ce qui contribua considérablement à déconcerter nos soldats, c'est qu'on leur refusait tout secours religieux, à eux, à leurs femmes et à leurs enfants !!!

" La quatrième journée, le 12 mai, vers 2 heures de l'après-midi, sur des renseignements exacts fournis par ceux qui nous trahissaient, que nous n'avions plus de munitions, les troupes s'avancèrent et nos gens sortirent de leurs tranchées; et c'est alors que furent tués : José Ouellet, 93 ans, José Vandal, d'abord les deux bras cassés et achevé à la baïonnette, 75 ans; Donald Ross, d'abord blessé à mort et dardé à la baïonnette, bien vieux aussi; Isidore Boyer, vieillard aussi; Michel Trottier, André Batoche, Calixte Tourond, Elzéar Tourond, John Swan et Damase Carrière, qui eut d'abord la jambe cassée et que les Anglais ont ensuite traîné la corde au cou à la queue d'un cheval. Il y eut aussi deux Sioux de tués.

" Le bilan de ces quatre jours de bataille acharnée a été, pour nous, trois blessés et douze morts, plus un enfant tué, seule victime durant toute la campagne de la fameuse mitrailleuse Gatling.

" Le rapport de Graveley, le chirurgien de brigade constate

que pendant l'attaque de Batoche, du 9 au 12 mai, l'armée a perdu 8 tués et qu'il y a eu 46 blessés.

" Je désire que son rapport soit fidèle, mais je crois que comme au Lac aux Canards, ces braves anglais n'ont ramassé que les réguliers, et ont laissé de côté les cadavres des volontaires.

" Quand les troupes sont entrées dans Batoche, elles étaient nombreuses de plusieurs mille; nos gens ont d'abord reculé d'un demi mille. Moi, j'ai resté sur la hauteur avec six de mes braves. J'ai retardé la marche de l'ennemi pendant une heure. Ce qui me retenait à ce poste, je dois le dire, c'était le courage du vieux Ouellet. Plusieurs fois je lui avais dit: " Père, il nous faut reculer." Et le bonhomme répliquait: " Arrête donc, je veux tuer encore un Anglais." Alors je lui disais: " C'est bien, mourons ici."

" Quand il a été frappé, je l'ai remercié de son courage, mais je ne pouvais plus tenir là, et j'ai reculé vers mes compagnons où j'ai appris qu'ils avaient laissé en arrière un baril de poudre dans la tente du jeune Tourond.

" J'ai été le chercher avec Charles Tourond, qui le donna à l'un de nos hommes. J'ai descendu ensuite du côté de la rivière où j'ai rencontré 7 ou 8 hommes qui, comme beaucoup d'autres étaient en fuite. Je leur ai demandé de venir avec moi guetter l'ennemi. Sur leur refus, j'ai menacé de tuer le premier qui se sauverait. Ils sont alors venus avec moi et nous avons encore tenu les Anglais en échec pendant une demi-heure.

" On s'est de nouveau replié le long de la rivière où j'ai rencontré l'homme à qui Charles Tourond avait donné le baril de poudre et qui me dit l'avoir laissé dans une maison qu'il m'indiqua, à environ 7 arpents de l'ennemi. Je lui ai demandé d'aller le chercher, il m'a témoigné de la peur, alors j'ai demandé à l'un de mes neveux, Honoré Smith, si il avait peur aussi. Prenez mes armes et mes souliers, m'a-t-il dit, et j'y cours. En effet, il m'a apporté le baril.

" J'ai été ensuite rejoindre un groupe de nos amis qui s'étaient réfugiés dans un grand bois où Riel les encourageait à se battre. Celui-ci, en me voyant, me dit: qu'allons-nous faire, nous sommes vaincus. Je lui ai dit: il faut périr; vous deviez savoir qu'en prenant les armes, nous serions vaincus. Eh! bien, il faut qu'ils nous détruisent.

" J'ai alors dit à Riel qu'il me fallait aller à notre camp chercher des couvertes. Il me dit que je m'exposais trop. J'ai répondu que l'ennemi n'était pas capable de me tuer. Et j'avoue que je ne craignais rien.

" Je me suis donc avancé vers la tente où étaient les couver-